

Femmes-Forces au Musée du Québec

■ ... mais où sont donc passées les petites filles modèles ?

JULIE STANTON

Collaboration spéciale

QUÉBEC — D'abord, le choc. Sous la rotonde, un personnage se balance comme dans un linceuil mais aussi énergisé par ces multiples fils multicolores qui le traversent, devant une murale où des loups gueules ouvertes s'avancent, horde menaçante vers une fantastique forme fluide et légère, inquiétante à la manière de Bosch. Le tout est signé Christine Palmieri. D'entrée de jeu, l'oeuvre témoigne de l'ensemble de cette singulière exposition, où l'on a réuni en une forêt touffue — que l'éclairage vient heureusement circonscrire en îlots dramatiques — la production récente de ces femmes qui ont relégué les petites filles modèles aux oubliettes pour laisser explorer les forces vives d'un imaginaire exalté et ô combien révélateur de leur réalité existentielle. Les artistes de l'an 2000 portent en elles la démesure de cette fin de siècle et leurs fantasmes n'ont rien de reposant.

Jusqu'au 25 octobre, trente-cinq artistes, peintres et sculpteurs, présentent ici une soixantaine d'oeuvres dont on chercherait en vain le dénominateur commun sinon cette rage de vivre et de dire cette exaspération. Par exemple, l'époustouflante écriture picturale de Suzelle Levasseur d'où le regardeur a peine à s'extraire, interpellé par le magnétisme d'un regard sans corps surgi d'un foisonnement de couleurs électriques. Quelques pas et le voici profondément rejoint par le tragique déploiement de cet *Equus, Horse, Cheval* de Sylvie Croteau. Puissant, l'animal crève d'abord la toile toutes forces réunies, on le sent, dans l'ivresse de la course. Que s'est-il passé ? Le cheval a quitté

la toile. Poitrail ouvert, il gît sur la terre, il va mourir.

Deux salles. Majoritairement de grands formats aux formes asymétriques qui donnent à souhaiter que les architectes s'intéressent de plus près à l'art pictural et lui aménagent des murs aptes à le recevoir dans nos modestes demeures parfois ! Des couleurs fauves, ténébreuses aussi pour dire l'abandon ou le vide. Noms déjà connus, Betty Goodwin, Francine Simonin, Tatiana Demidoff-Séguin, Francine Larivée, ses mousses et lichens sur lesquels on aurait aimé naître et voudrait s'éteindre, Brigitte Radecki qui poursuit toujours le chemin de l'intérieur avec ses *Nature morte au calice rouge* et *Nature morte avec crâne*, et d'autres encore. Mais aussi la production de jeunes artistes. La relève. Une proposition pour demain.

Ainsi en a voulu Réal Turcot, maître d'oeuvre de l'événement, que ni diplômes spécifiques en la matière, ni fortune — il occupe présentement un emploi de pressier — ne prédestinaient à devenir l'un des plus importants collectionneurs d'art de Montréal, invité à ce titre par le directeur du Musée, M. Godefroy M. Cardinal, à monter Femmes-Forces. La réponse à cette invitation s'inscrit avant tout dans une démarche passionnée pour Turcot, qui se définit davantage comme un amateur d'art ayant préféré travailler sur le terrain depuis dix ans, c'est-à-dire permettre à l'oeil d'évoluer en fréquentant des centaines d'expositions et en apprivoisant des milliers de tableaux avec son petit calepin de notes à la main, plutôt que de s'orienter vers une maîtrise en histoire de l'art après ses études en anthropologie. « Le fait de présenter ces femmes qui vivent toutes des temps forts de

Suite à la page C-10

Femmes-Forces

Suite de la page C-1

production, explique-t-il, s'avère la meilleure formule pour traduire ma passion, celle de l'art, qu'on pourrait assimiler à un duplicata amoureux chez moi. Je voulais également marquer la continuité historique quant à la présence des femmes dans ce champ d'intervention. C'est pourquoi, bien qu'on retrouve les oeuvres de certaines ayant débuté leur carrière dans les années 60-70, il y a ici une concentration de jeunes artistes car je trouve absolument nécessaire de faire connaître le cheminement antérieur aux oeuvres matures. Le musée doit aussi remplir ce rôle. » Quand on demande à Réal Turcot pourquoi les artistes choisies sont presque exclusivement montréalaises, il avoue consacrer plus de quinze heures/semaine à visiter les galeries et ateliers de la métropole et, par conséquent, se montrer plus familier avec la production qui s'y fait, plutôt que tout autre au Québec.

Donc, une histoire de passion. Et ce, également pour Godefroy M. Cardinal, qui reconnaît agir sur des coups de coeur, et non la tête froide, lorsqu'il s'agit d'acquérir des tableaux pour sa collection personnelle ! En décidant d'offrir Femmes-Forces aux Québécois, il a non seulement voulu mettre en exergue la pertinence des femmes en art, « une écriture absolument puissante », mais aussi démontrer qu'il était possible pour une institution publique de permettre à quelqu'un d'autre qu'un grand prêtre ou grande prêtresse de prendre la parole, c'est-à-dire de proposer ses propres choix.

En poste depuis dix-huit mois, le directeur du Musée — dont le mandat se termine en mai prochain — se plaît à dire que l'occupation de cette charge constitue un moment de grâce dans sa vie, ainsi qu'il en a été durant les deux années passées au Musée des beaux-arts, à titre de gestionnaire, de 1976 à 1978. Professeur en sciences de l'éducation à l'UQUAM et collectionneur d'art depuis plus de vingt-cinq ans, M. Cardinal loue le destin à qui il doit d'être arrivé chaque fois au bon moment, plus précisément celui où les institutions en cause amorçaient des étapes impor-

tantes de leur évolution. Le fait, par exemple, que le Musée du Québec soit maintenant détaché du ministère et devenu une société d'État, qu'il ait été plus que rénové mais quasiment restauré dans l'effort de retrouver l'intégrité et la beauté architecturale des lieux, qu'il présente des pistes de développement qui — tout en respectant la vocation nationale du Musée et la loi qui lui impose de s'intéresser prioritairement à l'art québécois — laissent entrevoir une large place à l'art international et des portes davantage ouvertes aux arts décoratifs et au design... Le Musée du Québec serait-il en train de se dépoussiérer ?

Godefroy M. Cardinal approuve : « Exactement ! Les expositions autour de Jobin, des Livernois, des Impressionnistes, et maintenant autour de la production actuelle des femmes, prouvent d'évidence une programmation un peu plus étonnante que celle des dernières années. Nous avons sur la table des projets très emballants, et des ententes de principe avec des musées internationaux susceptibles d'offrir au public des événements artistiques récurrents. D'ici trois ans, je crois que le Musée du Québec est appelé à devenir une plaque tournante aussi importante que celle du Musée des beaux-arts, tout en gardant la spécificité que lui confère son rôle de musée national, rôle également des Musées d'art contemporain et de la civilisation... » et le directeur de m'entretenir longuement du futur agrandissement du Musée, auquel on prête un budget de quelque \$ 21 millions qui entraînera de presque doubler les \$ 5 millions actuellement nécessaires à son fonctionnement.

Selon M. Cardinal, le véritable test, le défi du Musée du Québec pour les prochaines années, est justement de vendre aux organismes publics, plus précisément au Conseil du Trésor et au conseil des ministres, l'idée de ces budgets de fonctionnement en concordance avec l'élargissement de sa mission, « ceci, précise-t-il, tout en poursuivant notre sollicitation auprès des organismes privés dont le partenariat semble constituer l'une des priorités de Mme Bacon en matière d'appui financier ».